

Rouge sang

Les montagnes au loin étaient éclairées par le soleil couchant. La rivière coulait paisiblement à mes pieds. La couleur dorée des rayons se mêlait au rouge de l'eau. Rouge sang. C'était celui d'Owen. Immobile et allongé dans le lit du ruisseau semblant dormir. Je venais, sur un coup de tête comme on dit, de lui fracasser le crâne avec un galet. Essoufflé et fébrile je sentais battre mon cœur sourd comme un tambour. Je me rappellerai par la suite qu'il avait voulu tout m'expliquer.

Crève fumier, pensais-je.

C'était pourtant mon associé depuis plusieurs mois. Je suis Irlandais. Je m'appelle Peter O'Brien et j'ai débarqué avec lui sur ces terres du Nouveau Monde en 1848. Lui, disait s'appeler Owen, je n'ai jamais su si c'était son vrai prénom, il a toujours été assez secret et mystérieux.

Irlandais comme moi, nous étions sur le même navire voguant vers ces côtes inconnues et pleines de promesses de la nouvelle York. Nous, les irlandais, embarqués sur ces bateaux de fortune, avons un rêve mais surtout un devoir. L'obligation de trouver de quoi survivre pour aider nos familles restées là-bas, crevant de faim... Mon père, avec le peu qu'il lui restait, avait payé le prix de ma traversée. Un coût élevé pour ce passage vers un monde meilleur. Je devais à tout prix réussir. L'Amérique est parait-il une contrée idéale pour un travailleur.

A Galway, après des semaines d'attente et d'inquiétude, durant lesquelles j'avais utilisé mes économies pour me loger et me nourrir, mon navire, le Emma Prescott, quitta enfin le port. Jusqu'en Amérique, la traversée dura trois mois.

Trois longs mois de galère à bord d'un cercueil flottant qu'on nomme ici un « coffin ship¹».

Ce type de navire conçu pour le transport de bois était franchement inadapté pour le transport d'hommes. Entassés dans l'entrepont, avec peu de vivres et d'eau potable, sans lumière et sans toilettes. Dans ces cales humides et froides, nous dormions sur des couchettes rudimentaires recouvertes de paille. A bord, plusieurs maladies ont décimé lentement mais sûrement nos compagnons de voyage : nombreux sont ceux qui ne poseront jamais un pied sur la terre promise. La misère s'acharne communément sur les mêmes. Notre désespoir ne suffisait-il pas ? Les conditions difficiles ont eu raison de certains. Trop faibles pour ces voyages trop longs. La maladie et la mort avaient embarquées avec nous.

C'est là, dans cet espace exigu et sombre que j'ai fait la connaissance d'Owen. Il a partagé avec moi le peu de pain et d'eau qu'il lui restait. Nous avons vite sympathisé.

Il était plus grand que moi d'une tête, assez mince avec des cheveux mi-longs et une barbe. Un regard humble et mielleux à la fois. Il disait être charpentier... mais il me semblait un peu bancal.

Moi, j'étais plus petit et plus nerveux avec une voix rugueuse. Sourcils froncés avec une moustache au milieu du visage, j'en voulais à Dieu et au monde entier de ne pas m'avoir épargné. Cadet d'une fratrie de sept, j'avais connu la famine et les maladies qui avaient emporté deux de mes frères et ma mère. Je réalisais ce voyage pour eux ainsi que pour le reste de ma famille.

Arrivés à New York, des médecins inspectèrent rapidement notre navire pour renvoyer, aux frais de la compagnie de navigation, les plus malades d'entre nous. Les valides pouvaient eux

¹ Terme utilisé pour les bateaux de marchandises transportant des immigrants rejoignant l'Amérique et fuyant la famine

débarquer vers le poste de quarantaine situé à Ellis Island² pour une inspection médicale plus poussée.

Nous rejoignîmes ensuite une foule d'étrangers de différentes nationalités dans la salle des enregistrements. Une halle immense parsemée de larges ouvertures latérales sous un plafond voûté comme une cathédrale, avec au fond, un ample drapeau accroché. Constitué de bandes horizontales rouges et blanches sur lesquelles flottaient 30 étoiles bien alignées en rectangle dans le coin supérieur gauche bleu. De toutes évidences, nous étions arrivés en Amérique. Là, durant plusieurs heures angoissantes nous avons attendu patiemment notre tour pour être interrogés par un inspecteur des services de l'immigration. Je ne savais ni lire ni écrire et Owen m'avait aidé à remplir mon formulaire.

Au port de Manhattan, nous avons tous les deux trouvé un petit boulot en tant que déchargeur. Notre travail consistait simplement à charger et décharger des cargaisons de navire sans poser de questions. Pour dormir, nous partagions une chambre. Ici, on pouvait gagner de l'argent, manger et surtout vivre, malgré le fait que nous étions tout en bas de l'échelle, des moins que rien...

Après plusieurs mois, nous nous rendons cependant à l'évidence que nos gagne-pains ne rapportent pas grand-chose. Nous avons un goût amer dans la bouche. La terre promise ne tenait pas ses promesses. En enlevant le prix de la chambre, nous avons à peine de quoi nous acheter à grignoter, alors pour envoyer de l'argent à nos proches, impossible d'y compter pour le moment. Quelle déception...

Mais alors comment faire pour s'en sortir ?

C'est là que la providence joua en notre faveur. Dans les rues animées de New York, des bruits courent sur un secret. Un secret pour gagner de l'argent rapidement. Beaucoup d'argent. Il existerait vers l'Ouest un endroit avec de l'or à perte de vue, où l'on peut faire fortune simplement en grattant le sol avec une cuillère.

Ils disent que là-bas on peut gagner l'équivalent de 20 ans de besogne en 2 mois.

Un secret trop grand pour rester caché trop longtemps.

Rapidement, comme beaucoup d'autres, nous décidons donc de tenter le tout pour le tout. Courageux et déterminés, avec nos maigres économies, nous achetons deux billets pour rejoindre, par la voie maritime, cet endroit incroyable proche de San Francisco. Notre nouvel espoir a pour nom : California. Notre rêve est à portée, loin vers l'ouest, vers le far west...

Pour rejoindre l'Ouest, nous devons d'abord partir vers le Sud, reprendre la mer et contourner toute l'Amérique du Sud. Le voyage sera long, descendre toute la côte Atlantique, braver les intempéries du Cap Horn, et remonter toute la côte Pacifique. 25 000 km, un long trajet mais l'expérience des camarades qui avaient tenté un autre chemin par les terres s'avérait tout aussi difficile que périlleux...

Après cinq nouveaux mois de navigation, nous accostons enfin dans la baie de San Francisco au niveau de l'anse de Yerba Buena. Nous y étions presque... De là, nous sommes remontés jusqu'à Sacramento et vers la région El Dorado qui d'après Owen signifie la région de l'or !

Nous sommes arrivés, extenués mais remplis d'un espoir palpable et ivres de cette promesse d'or.

A nous l'Aventure !

² Entrée principale des immigrants qui arrivaient aux États-Unis

Sur place, nous constatons alors que nous ne sommes pas les premiers. D'autres avaient également tenté cette épopée.

Les gens affluaient de partout, soit par la mer, soit en coupant à travers des déserts brûlants, en caravanes. On trouvait sur place toutes les nationalités, des natifs californios, des indiens, des mexicains, des hawaïens, des américains, des péruviens, des chiliens, des chinois et des européens...

A croire que les chercheurs d'or du monde entier s'étaient donnés rendez-vous ici.

Comme nous, ces gens avaient tout abandonné. Des aventuriers, des boulangers, des charpentiers, des fermiers, des tailleurs mais aussi des banquiers, des avocats, des médecins, des marchands... Tous issus d'horizons différents mais avec une seule idée en tête, faire fortune et commencer une nouvelle vie. Certes, nous n'étions pas l'élite mais nous avions soif d'or, nous sommes en 1849 et tout est possible pour nous les « quarante-neuvards »³!

Sans droit ni titre, tout le monde pouvait s'installer et explorer. Débrouillards, Owen et moi avons rapidement trouvé de quoi monter un campement pour survivre. Simple baraque construite avec des planches et des restes trouvés au hasard. Juste de quoi dormir et se protéger du froid nocturne.

Pour tous, seule la recherche du précieux métal comptait. Les champs et les chantiers aux alentours étaient laissés à l'abandon, le temps s'était arrêté. Dans les rares quincailleries, on vendait principalement des pelles, des pioches, des écuelles, des poêles, des seaux et bien sûr, du whisky et des revolvers. Nous achetons deux vieilles pelles rouillées pour 20 dollars !

Armés de chapeaux, de pelles et de poêles pour filtrer le sable nous imitons les locaux et passons nos journées accroupis les pieds dans l'eau glacée, insensibles, les doigts en sang.

Remuer des graviers pour trouver ce précieux métal est laborieux, c'est un travail pénible et éreintant. Dos et nuques cassés, dégoulinant de sueur, chemises sales, cela fait maintenant plusieurs semaines que nous prospectons ... et toujours rien...

Et dire qu'on nous avait vendu qu'il suffisait de se baisser pour devenir riche.

On raconte qu'un chercheur a rempli son chapeau en une journée.

D'autres auraient trouvé des pépites grosses comme des petits œufs.

Pour nous, rien du tout. C'est comme si tout l'or du coin avait déjà été ramassé.

Ce matin, rempli d'espoir je pressens avec enthousiasme que je vais trouver quelque chose.

Nous avons déjà filtré plus d'une centaine de seaux... mais toujours rien !

La fatigue, le désespoir, et l'inquiétude s'emparent alors de nous. Deux mois et rien. Serait-ce la malchance qui nous poursuit ?

Laver le sable dans l'eau ne donne rien, nous changeons donc de méthode et décidons à la place de fouiller les bords des torrents. Le terrain est très rocailleux et retourner la terre à coups de pioche est finalement tout aussi difficile. Nous vivions au jour le jour.

Après plusieurs mois de galère, la fortune nous sourit enfin. En sueur et épuisé, je lâche tout à coup ma pioche, quelque chose brille sous ces rochers ! Ivresse de la découverte. J'extraie du sol cette merveille et brandis fièrement notre première pépite de la taille d'un demi-fois. Quelques grammes qui montrent que tout est possible et que nos efforts durant ces derniers mois n'étaient pas vains. La roue tourne. Elle nous amène l'espérance.

Pour fêter cette découverte, nous achetons de quoi boire.

³ Forty-niners

Ici, l'or appartenait à celui qui le trouvait. Pas de compte à rendre, pas de taxe. Il n'y avait personne pour nous empêcher de s'enrichir.

A notre arrivée, chacun travaillait sans se soucier des autres, concentré sur sa corvée. Lentement, cette situation s'était dégradée. La rivalité entre chercheurs était devenue de plus en plus féroce. Abandonnés à nous même dans cette région reculée, il n'y avait, sur place, qu'une seule justice... la nôtre.

Plusieurs clans s'étaient ainsi peu à peu insidieusement formés, les américains, les chiliens, les chinois... Tous voulaient faire justice eux-mêmes. En particulier les blancs américains pour qui cette terre nouvellement annexée⁴ ainsi que tout l'or qui s'y trouvait leur appartenaient. Enragés et rassemblés en meute, ils s'en prenaient à tous les étrangers...

La fièvre de l'or nous avait tous contaminé. Nous en étions malades. Les étrangers devaient partir. Rester signifiait pouvoir être lynché ou tout perdre. Dans les deux cas, rien de bon. Dorénavant, l'angoisse régnait. Le manque d'or était devenu la raison apparente justifiant l'acharnement et l'hostilité envers des gens comme nous.

La nuit dernière, je suis réveillé en sursaut par des bruits et des cris d'effroi... J'apprends au matin que des chiliens avaient été chassés et entièrement dépouillés de leurs biens. Il n'y a plus de règle, l'or nous fait tourner la tête. Les bagarres, la violence et les pendaisons s'étaient immiscées dans nos vies.

Nous continuons cependant à prospecter. Abandonner maintenant est impossible. Notre obstination, et aussi l'alcool, nous aide à tenir.

La nuit, je ne dors plus ou alors très peu. Je me réveille souvent en sueur, inquiet, obsédé par l'idée d'être pourchassés et que notre trésor n'est pas à l'abri.

C'est là qu'Owen commença à changer. Il avait l'air constamment fâché et renfermé. Quelque chose le tracassait, il semblait obsédé par l'or et refusait de boire avec moi. Tant pis, je boirai pour deux dans ce cas, cela m'aide à rester éveillé la nuit pour guetter.

Arrivés ensemble, Oliver et moi sommes devenus amis, puis associés. La famine faisait rage en Europe. J'aimerais rentrer chez moi, revoir les miens, leur apporter de quoi vivre. La gorge serrée mais le cœur chaud je pense souvent à eux avec désespoir.

Quant à mon associé, je ne sais pas vraiment ce qu'il a en tête. Hier, j'ai entendu quelqu'un parler durant ma garde. C'était la voix de mon père, il me disait de faire attention et de rentrer à la maison. J'entends aussi la voix d'Owen me parler mais je m'en moque, je préfère surveiller notre trésor.

J'aurais dû me rappeler que la roue tourne continuellement.

Nous avons prévu d'amasser assez d'or puis de redescendre à la ville pour l'échanger contre des dollars et rentrer chez nous.

Owen me parle, il veut m'expliquer. Je ne comprends rien de ce qu'il raconte. Pourquoi tout est trouble dans ma tête ?

La nuit, je fais des gardes, on ne sait jamais. Les nuits sont fraîches dans l'ouest mais le whisky me réchauffe.

Je me méfie de lui, pourquoi est-il constamment en train de vérifier nos pépites ? Quelle est cette manie ?

⁴ En 1848, le Mexique perd la guerre avec les États-Unis et est contraint de céder la Californie aux Américains

J'ai l'impression que cette vermine essaye de me bernier. Il aurait dû savoir qu'on ne se moque pas de moi, on ne se moque pas d'un O'Brien. Mon Dieu, j'ai mal à la tête, c'est certainement lié à la cuite d'hier soir... j'ai dû abuser légèrement sur le bourbon.

Je trouve dans les 100 grammes d'or par jour en exploitant notre filon. A deux nous avons réuni difficilement environ quinze livres⁵ d'or, ce qui doit faire d'après mes calculs dans les 10000 dollars.

Soit 5000 dollars par tête, nous avons assez d'or pour rentrer. J'en parle à Owen et lui demande ce qu'il en pense.

- Peter, on n'a rien... il faut chercher de l'or, je te l'ai déjà dit ! s'emporte-t-il furieusement.

Il me regarde avec son air dépité. Il n'y en avait jamais assez pour lui... forcément ! Il en voulait toujours plus !

Les voix sont revenues cette nuit, elles me susurrent de surveiller mon or.

J'ai barricadé la porte d'entrée. Avec mon colt et la bouteille à mes côtés, je ne dors plus que d'un œil constamment fixé sur notre magot.

Ce midi, après le déjeuner, je me suis un peu assoupi... sûrement la chaleur, la fatigue ou l'alcool peut-être. Réveillé par un instinct trouble et des voix dans ma tête, j'ouvre légèrement les yeux. Owen est là... en train de me voler ! Je le vois empocher plusieurs pépites et disparaître !

Il prend le chemin poussiéreux serpentant vers la ville et regarde autour de lui comme un animal apeuré.

Mon sang ne fait qu'un tour. Je décide de le suivre. Furieux et en colère, je le rattrape au niveau du torrent et lui demande des explications...

- Comment as-tu pu me faire ça ? Je croyais que tu étais mon ami ! Pourquoi as-tu essayé de me doubler ? Je ne suis pas un imbécile même si j'en ai l'air parfois. On ne vole pas mon or !

Je me souviens qu'il voulait s'expliquer, il prétendait m'avoir déjà tout dit, que je ne comprenais rien et que je refusais d'entendre. Au contraire, j'avais tout compris car il n'y avait rien à expliquer ! De rage, je me jette sur lui et lui assène plusieurs coups de poings, il tombe au sol. Je saisis brusquement un galet par terre, il n'a pas le temps de réaliser.

Tu m'as volé... tu mérites ce qui t'arrive.

C'est une belle journée, une belle journée pour mourir comme disent les indiens. Le corps d'Owen est là, allongé dans la rivière sans courant...

Quant à moi, je suis debout et vivant dans cet Ouest sauvage et décidément trop cruel.

Je rentre au campement. Dans la pièce sale, des débris jonchent le sol. Je finis une bouteille de whisky à peine entamée à la gloire de mon ami.

Je récupère notre or, mon or devrais-je dire et enflamme un morceau de tissu imbibé d'alcool que je jette au sol en sortant.

Tout en m'éloignant, j'observe le feu dévorer peu à peu notre cabane qui ressemble à un taudis. La fumée noire monte lentement dans le ciel... Je suis seul. Adieu notre cabane, adieu le far west...

Je rentre chez moi, merci mon Dieu.

⁵ Environ 7 kilogrammes

La trading Post est ouverte, il n'y a personne à l'intérieur excepté le marchand d'or qui semble endormi devant ses balances à plateaux.

Je déballe mon sac en toile sur la table en bois, le marchand n'y croit pas, il lève les yeux au ciel. Il n'a certainement jamais vu autant d'or. Plein de petites pépites brillantes comme des étoiles.

- J'en ai un sac entier ! Il doit peser dans les quinze livres ! Je travaille avec mon associé Owen l'irlandais.

Il connaît bien Owen dit-il, il vient souvent lui montrer des pépites...

Tout ça, je le sais bien, et je sais qu'il est déjà venu vendre notre or pensais-je.

... et cela n'est pas de l'or me dit-il en me regardant fixement tout en frottant sa barbe grise.

- Mais comment ça, ce n'est pas de l'or ?

Il me répète... que ces pépites ne sont pas de l'or⁶, juste des pierres qui y ressemblent, tout ça il l'a déjà expliqué plus d'une fois à mon associé, que nous ne sommes pas les premiers à se tromper, cela arrive malheureusement très souvent...

- Qu'est-ce que tu racontes ? C'est bien de l'or qu'on a trouvé, regarde ! ça brille !

Une voix dans ma tête m'interroge, Owen m'en avait-il déjà parlé... ? Le marchand continue de parler, je ne saisis pas ce qu'il raconte, tout est silencieux, j'entends uniquement mon cœur battre dans mes oreilles.

Il me regarde et continue à m'affirmer que ce n'est pas la peine d'essayer de lui vendre ces cailloux.

- Ce sac ne vaut rien !? Tu te moques de moi menteur ?

Le commerçant refuse de m'écouter davantage.

« Ils avaient tous les deux prévus de te voler » ajoute intérieurement la voix de mon père.

- Je ne suis pas un idiot, loin de là. Il ne faut pas me chercher !

Les pensées dans ma tête me crient qu'on ne se moque pas des Irlandais. Je n'aime pas qu'on se moque de moi !

- On ne se moque pas d'un O'Brien ! je fulmine.

Le sang me monte à la tête. Je vois rouge. Je me souviens maintenant qu'Owen m'avait déjà tout expliqué... mais les voix hystériques dans ma tête me hurlent le contraire !

- C'est mon or ! Je vais te frapper sale menteur ! Donne-moi tout de suite des dollars ou je te bute aussi ! Non, je ne suis pas fou, nom de Dieu !

⁶ Pyrite appelée aussi « or des fous » car souvent confondu avec de l'or notamment lors de la ruée vers l'or. Les deux possèdent un éclat brillant et doré.

Annexes documentaires

